

II. L'évolution comme négation du dessein

Si évident que le dessein ait paru aux fondateurs de la science européenne, si contraignante qu'en soit l'affirmation à qui réfléchit sur la possibilité d'une science théorique et sur la force opérative de ses applications, le fait est que l'idée d'un cosmos, d'un monde créé parfait, et donc complet, cette idée est aujourd'hui rejetée par la plupart de nos contemporains.

La situation est d'autant plus étrange que notre société se prétend scientifique, ne reconnaît plus aucune autorité au-dessus de la raison et de la science, et que seules deux hypothèses scientifiques, restées purement théoriques d'ailleurs, vont à l'encontre du constat universel de régularité, de lois, d'harmonie et de dessein : la théorie de l'évolution, qui affirme l'imperfection et la variation substantielle des êtres vivants; le big-bang, qui affirme l'expansion progressive du monde inerte.

A. Lamarck et la négation des essences

Quelle qu'en soit la variante, la théorie de l'évolution se présente comme la négation des formes. L'espèce n'est autre, en effet, que la forme commune à des individus qui se distinguent entre eux par leur matière : ils partagent le même plan organique et les mêmes fonctions vitales.

En affirmant que les espèces se transforment sous l'effet de l'environnement, Lamarck, fût-ce sans en avoir bien conscience, remettait en cause l'idée d'un dessein préexistant. Plus d'espèces déterminées par des caractères intangibles, plus que des individus livrés à des variations sans bornes, au gré des hasards du climat et des ambitions de leur vitalité.

Le lamarckisme contient déjà, en germe, la négation universelle de l'ordre du cosmos : car toute lacune à l'étendue de l'ordre suffit à introduire le désordre, comme une seule fausse note détruit l'harmonie d'une mélodie.

En prétendant que la girafe allait y gagner en allongeant son cou pour brouter plus haut les feuilles des arbres, *Lamarck affirmait la perfectibilité de l'univers animal*, donc son imperfection initiale : le mieux est l'ennemi du bien. Cette prétention sans aucun fondement empirique, cette méprise d'une raison égarée détournant du cosmos sa capacité d'émerveillement pour la refermer sur ses propres constructions théoriques, cette œuvre d'une science rendu orgueilleuse par les collections rassemblées pour la première fois au Muséum national d'histoire naturelle, fut inspirée aussi par les trans-

formations sociales liées à la Révolution française; le titre du maître-livre de Cuvier (*Discours sur les révolutions de la surface du globe*) montre qu'on avait transposé à la nature l'idée de modifications majeures semblables à celles que la société venait de subir : l'inimaginable venait de se produire sous les yeux de tous!

B. Darwin et la négation du sens

L'oubli lamarckien de la perfection initiale niait le dessein en tant que plan et conception préexistante, en tant qu'alpha de la Création. À l'évanescence des espèces, la lutte darwinienne pour l'existence, en faisant reposer la constitution des êtres vivants sur les aléas des variantes héréditaires et sur le hasard des combats, allait ajouter la négation du dessein en tant que finalité et intention.

L'idée d'un ordre harmonieux s'efface : la supériorité toute relative de la variété survivante n'implique aucun perfectionnement pour un ensemble toujours inachevé, incapable d'acquérir la moindre stabilité de ses formes.

Le monde vivant n'est plus qu'un radeau à la dérive dont tous les occupants, tôt ou tard, sombreront dans le néant et avec comme seule ambition, pour les plus chanceux, la survie à l'état minéral sous forme d'un fossile répertorié. Tout passe; il n'est de formes qu'éphémères et, au fond, illusoire, puisqu'elles ne se rattachent à aucune essence. Le tout lui-même va sans direction ni but, sans même un horizon à deviner. Le darwinisme, pour les esprits ou les sociétés qui adhèrent à cette croyance, revient à détruire le cosmos en tant qu'oméga.

C. L'Évolution et la négation de la cause première

Il est rigoureusement impossible de bâtir la moindre civilisation sur les croyances du lamarckisme ou du darwinisme : l'échec du bolchévisme et l'autodissolution des nations sous influence de l'élitisme anglo-saxon administrent, à qui veut ouvrir les yeux, la preuve vivante que l'homme n'est ni indéfiniment malléable psychiquement, ni valablement réductible à l'égoïsme individuel.

Mais si le mythe du Progrès s'est montré incapable de bâtir, les destructions qu'il a opérées dans l'image que l'homme se fait de lui-même y ont du moins effacé l'habitude de voir derrière les êtres de l'univers l'Intelligence

créatrice qui en explique l'efficacité des formes, leur complémentarité et leur perfection. Pourtant, deux siècles après Lamarck, aucun naturaliste n'a jamais pu travailler sans utiliser la classification en espèces déterminées; aucun n'a pu y relever la moindre imperfection qu'un organe nouveau viendrait combler.

Mais cette harmonie apparaît sans cause ou, plutôt, une nature divinisée s'est substituée au Créateur : *Deus sive Natura*, disait déjà Spinoza. Cependant il s'agit d'une divinité sans forme et sans visage, qui peut tout parce qu'elle n'est rien de précis, rien de déterminé, rien qui donne prise à la raison, rien qui satisfasse notre quête d'un sens intelligible.

L'évidence du dessein se passait de démonstration : les faits ne se démontrent pas, ils se constatent. Mais la négation du dessein se heurte à un obstacle redoutable. Comme le reconnaissent deux professeurs d'Harvard, spécialistes de l'évolution, Eörs Szathmary et feu John Maynard Smith, dans la revue *Nature* : « Il n'existe *aucun fondement théorique* pour croire que les lignées évolutives deviennent plus complexes avec le temps; il n'existe **pas non plus de preuves empiriques** que ceci se produise¹⁴. »

Ce vide rationnel appelle une explication. *Il existe en effet un dessein derrière la négation du dessein : c'est la volonté de nier l'Auteur du dessein.* La théorie de l'évolution fonde la vision alternative dont ont besoin les chantres de la mort de Dieu. C'est son seul mérite, mais il est suffisant, car irremplaçable. Comme le répète à satiété le biologiste d'Oxford, Richard Dawkins, dans son célèbre livre *L'Horloger aveugle* : « Darwin nous a permis d'être des athées intellectuellement cohérents » (*intellectually satisfied atheists*).

III. Nature et portée du choix

L'évolution, la négation du dessein, n'est pas un résultat inattendu, navrant pour les poètes, mais imposé par la science récente. C'est une pure croyance qui est plus irrationnelle, puisque le fait lui-même, l'apparition d'un organe nouveau dans une lignée héréditaire, n'a jamais été constaté. Quant au processus invoqué aujourd'hui, le remaniement chromosomique par mutation aléatoire, n'a jamais montré qu'il puisse entraîner une augmen-

14. E. Szathmary, J.M. Smith, « The Major Evolutionary Transitions », *Nature* 374, 1995, p. 227-232.

tation de l'information génétique : les mutations sont régressives ou neutres pour l'espèce.

Si l'homme n'a pas trouvé hors de lui-même de quoi justifier son choix, c'est donc en lui-même qu'il en aperçoit le sens intégrateur, la valeur causale. La négation du dessein relève foncièrement d'un anthropocentrisme.

A. L'anthropocentrisme dans les sciences

Le scientisme, la prétention à élaborer une vision scientifique du monde, s'appuie sur une erreur prétentieuse, ou plutôt sur une confusion : celle qui consiste à identifier le réel et le connu, à prendre la carte géographique pour le paysage, ou le photon pour la lumière, bref à réduire les choses aux représentations que nous nous en faisons.

Il y eut, à la fin du XIX^e siècle, un scientisme fort, affirmant que la science allait bientôt tout découvrir, ne laissant à la religion qu'un espace résiduel voué à disparaître. Il fallait donc que la science répondît aux interrogations de l'homme sur son origine et sa destinée. Tel fut le rôle assigné à l'Évolution. Et sa réponse, la voici : l'homme provient du singe et doit maintenant prendre en main sa propre évolution.

La science cesse alors d'être contemplative, émerveillée par les desseins qu'elle découvre et disposée à en glorifier l'Auteur. La science se fait technique, manipulatrice, ne respectant d'autres limites que celles de ses appareils. Le génie génétique constitue la quintessence de cette science imbue d'elle-même mais suicidaire : incapable de prévenir les effets pervers de ses inventions puisqu'elle ignore l'humilité et la subordination au réel.

B. L'anthropocentrisme en politique

L'homme, « être de projet » disait Sartre, se détournant donc de la mission reçue d'en haut, va chercher à fixer lui-même les règles dans une cité qui s'autodétermine.

Par l'eugénisme, il va orienter son évolution biologique (n'oublions pas que Galton, le fondateur de l'eugénisme, était cousin de Darwin). L'échographie et l'analyse chromosomique des fœtus nous donnent des moyens que Sparte nous eut enviés. Par la contraception et l'euthanasie, l'homme pense piloter la démographie. Enfin, le droit s'est de plus en plus distancié de la morale pour devenir un amas touffu de conventions arbitraires en perpé-

tuelle évolution. Même la famille, noyau naturel de la société, devient un rassemblement hétéroclite, régulièrement redessiné au gré du législateur.

Mais l'accouchement de ce « meilleur des mondes » se fait au forceps puisque le progrès darwinien avance par élimination des moins aptes. Si Marx a écrit que Darwin donnait un fondement scientifique à la lutte des classes dans l'histoire, c'est que les destructions, naguère synonymes de recul de la civilisation, peuvent désormais passer pour des étapes nécessaires vers une société meilleure, de ce mieux une fois encore ennemi du bien.

Enfin le refus de toutes les déterminations (même biologiques : pensons à Élisabeth Badinter réclamant pour les hommes le droit d'enfanter!), aliment de l'esprit révolutionnaire, n'est que le refus du dessein poussé jusqu'au bout, jusqu'à l'absurde.

Le contraire de la folie n'est pas la science, mais la sagesse. S'agissant de folie politique, la science la renforcerait plutôt en lui donnant des moyens dont les tyrans de l'Antiquité n'auraient même pas rêvés.

C. L'anthropocentrisme en religion

C'est par la révélation biblique, et tout particulièrement le Décalogue, que nous est connue la mission de l'homme, c'est-à-dire le dessein du Créateur à son endroit.

Dans la vision biblique du monde, la science a toute sa place, éminente certes, mais subordonnée à un bien supérieur.

Dans la vision scientifique du monde, la Bible n'est plus que le livre sacré des Hébreux, qu'il convient de lire avec le recul historique nécessaire, de relativiser selon les circonstances de sa rédaction (ou plutôt de ses rédactions), d'interpréter à la lumière des progrès de l'exégèse. C'est l'homme qui se fait juge de la Parole divine, qui en retient à son gré ce qui lui plaît, et abandonne le reste aux « genres littéraires » peu contraignants que sont la poésie, le mythe ou le conte oriental.

L'évolutionnisme complète cette inversion en relativisant d'emblée toutes ces synthèses exégétiques et théologiques : elles aussi sont appelées à disparaître un jour, écrasées sous la roue d'un progrès qui ne s'arrête jamais puisque l'évolution n'est pas un accident momentané mais le mode même d'existence de tout ce qui vit. Nous sommes, par rapport au surhomme à venir, ce que le singe est par rapport à nous. Notre religion sera pour le surhomme ce que nous imaginons être la religion d'un quelconque *Homo*

erectus. Il serait donc folie de s'attacher trop étroitement à telle conviction ou à tel énoncé de foi.

Julian Huxley, ce biologiste athée qui fut le premier directeur de l'Unesco et qui préfaça la traduction anglaise du célèbre livre de Teilhard de Chardin *Le Phénomène humain*, écrit judicieusement ceci :

L'éventuelle réconciliation de la Science et de la Foi viendra quand les esprits religieux comprendront que la théologie a besoin d'un fondement scientifique et saisiront le fait que *la vie religieuse elle-même connaît l'évolution* et quand les esprits scientifiques accepteront le fait tout aussi important que *la religion fait partie du processus évolutif* et que dans la phase psycho-sociale de celui-ci, elle est un élément important de l'histoire humaine¹⁵.

On voit bien, ici, l'impact mortel de l'évolutionnisme sur toute religion révélée : une religion qui passe, une religion éphémère ne saurait nous relier à l'absolu.

On s'est beaucoup moqué, Galilée le premier, de l'anthropomorphisme supposé de la Bible, attribuant à Dieu des mains ou des oreilles. Il ne s'agissait que de tournures de style, au demeurant pertinentes. Mais l'anthropocentrisme induit par la vision évolutionniste du monde est, lui, bien réel, avec une science focalisée sur l'observateur, une société refermée sur elle-même et une religion oublieuse du Créateur *in principio*.

On peut s'interroger longuement sur cette exaltation de la raison humaine, cette perte corrélatrice du sens cosmique véritable et sur la vision du monde réductrice qui découle de ce refus du dessein divin. Mais la motivation en est peut-être très simple, comme l'avait bien aperçu le pasteur Johan Süssmilch dès 1741 : « Mais pourquoi veut-on à toute force, faire ressembler l'homme aux animaux, en faire leur égal, et lui ravir des privilèges et une supériorité qui sont tout à fait indiscutables? Cette tentation est fort à la mode. (...) Pourquoi donc veut-on contredire si vivement la parole de Dieu et l'expérience? N'est-ce pas une fausse humiliation de l'orgueil humain? En ignorant les avantages (que la bonté divine lui a accordés), l'homme ne se soustrairait-il pas au noble devoir de reconnaissance à l'égard du Donateur¹⁶? »

15. Préface à George B. Barbour, *Teilhard de Chardin sur le terrain*, Paris, Seuil, 1965, p. 8-9.

16. J. Süssmilch, *op. cit.*, p. 314.